

LES CULTURES ARBUSTIVES EN TUNISIE

Les mauvaises années « à céréales » que nous venons de subir ont incité un grand nombre d'agriculteurs à considérer, à juste titre, les cultures arbustives comme une garantie possible contre les aléas du climat et à en faire un des éléments régulateurs de leur exploitation. Ainsi s'explique la tendance de plus en plus marquée de l'agriculture à s'orienter vers la production fruitière et la sollicitude du Gouvernement envers les planteurs que des dispositions relativement récentes permettent d'aider matériellement, par la fourniture de plants, et financièrement par l'attribution de prêts consentis dans des conditions particulièrement intéressantes.

On a pu voir ainsi se dessiner une nette évolution des cultures arbustives sous l'impulsion de quelques techniciens de valeur parmi lesquels il faut citer Reboux et Valdeyron et aussi de quelques agriculteurs conscients et de leur propre intérêt et de l'intérêt général. Cette évolution a porté sur l'importance des surfaces plantées, la qualité de la production et l'amélioration des techniques culturales. Elle pose avec une acuité chaque année plus vive le problème des débouchés d'une production en continuel accroissement.

Surfaces plantées

La tableau ci-après donne le nombre de pieds en production des différentes espèces fruitières en 1930, 1940 et 1947.

E S P E C E S	NOMBRE D'ARBRES EN P R O D U C T I O N		
	1930	1940	1947
Agrumes	332.000	520.000	1.005.391
Abricotiers		180.000	266.450
Pêchers		200.000	485.912
Pruniers		90.000	161.588
Poiriers		100.000	164.102
Néfliers		6.000	14.386
Amandiers	676.000	1.200.000	2.053.957
Cognassiers		129.000	190.288
Pommiers		200.000	432.572
Figuers		1.200.000	2.363.377
Grenadiers		700.000	902.692

Ce tableau fait ressortir l'essor qu'ont pris les plantations en général de 1940 à 1947 et plus particulièrement les agrumes et l'amandier dont le nombre a pratiquement doublé en moins de dix ans. Actuellement, la courbe reste ascendante pour l'amandier, culture sèche susceptible d'une grande extension; elle tend au contraire à se stabiliser pour les agrumes, culture irriguée à aire d'expansion plus limitée et pour lesquelles la concurrence étrangère est très grande.

Le nombre des figuiers a également plus que doublé depuis 1940, mais cette espèce, sauf des cas assez limités, n'a que l'importance d'une culture vivrière et non d'une culture commerciale susceptible d'intervenir d'une façon importante dans le tonnage des exportations.

On notera que l'on parle plus volontiers dans les statistiques tunisiennes de nombre d'arbres que de surfaces. C'est qu'en effet les plantations anciennes étant la plupart du temps très irrégulières quant à leur disposition et leur densité, la notion de surface plantée correspond moins à une réalité que celle de nombre de pieds.

Qualité de la production

Il y a 30 ans, l'arboriculture en Tunisie en était uniquement au stade de la culture traditionnelle où les variétés fruitières, les techniques et les erreurs se transmettaient de père en fils.

Un premier effort vers l'amélioration consista à sélectionner dans le pays même des variétés qui semblaient les plus intéressantes par leur productivité et leur qualité commerciale. On a pu ainsi mettre à la disposition des planteurs une gamme de variétés d'amandiers d'origine sfaxienne, d'abricotiers sélectionnés dans la région de Sfax également ainsi qu'à Tessor et dans le nord de la Tunisie. Ce premier stade basé sur une pomologie locale, a certainement rendu de grands services à l'arboriculture et des amandes telles que la Constantini, ainsi sélectionnée, forment encore le fond d'une bonne partie des plantations modernes du Sud.

On eut le tort cependant de vouloir trop généraliser les résultats obtenus et d'appliquer à tout le pays les observations valables pour une région. Ce fut la cause de certains déboires dans les plantations de l'abricotier Amor Leuch et de l'amandier Constantini, d'origine sfaxienne, réalisées ailleurs que dans la région de Sfax.

Presque concurremment, un deuxième effort qui s'est amplifié par la suite, consistait à introduire en Tunisie des variétés ayant fait leur preuve en d'autres pays et notamment en France. L'idée était excellente, mais sa réalisation demandait une certaine prudence. Il ne fallait pas, en effet, préconiser la multiplication en grand de variétés que l'on n'avait pas suffisamment essayées dans les conditions de milieu propre à la Tunisie et différentes de celles de leur pays d'origine.

C'est ainsi que sans essai préalable, on répandit dans les vergers tunisiens les variétés françaises d'abricotiers, excellentes en France mais qui s'avérèrent en Tunisie presque totalement infertiles. Et ce fut sans doute une des raisons pour lesquelles les agriculteurs marquèrent par la suite une certaine réticence pour entreprendre la culture de nouvelles variétés d'abricotiers, cette fois pourtant parfaitement adaptées au pays.

Pour éviter le renouvellement de pareilles erreurs, on fut amené à réaliser, sous l'impulsion notamment du Laboratoire d'Arboriculture Fruitière du Service Botanique, un ensemble de vergers d'essais dans lesquels les variétés récemment introduites furent expérimentées. Cette méthode permit de préconiser à coup sûr les variétés espagnoles d'abricotiers qui donnent actuellement sous les climats les plus divers de la Régence des résultats remarquables. Elle permit également la propagation prudente des variétés américaines d'amandiers. Elle doit être utilisée par l'expérimentation des pommiers américains et de certaines variétés de pêches de même origine.

Le dernier stade de cet effort vers l'amélioration est la création de variétés répondant exactement aux besoins du pays. C'est là la tâche des organismes de recherches qui s'y emploient actuellement par des hybridations entre les variétés locales et les variétés importées.

Amélioration des techniques culturales

Si la recherche, l'essai et la propagation des meilleures variétés représentent une des tâches essentielles du laboratoire, l'amélioration des techniques culturales reste en grande partie l'œuvre des services de vulgarisation.

Quelle évolution dans la préparation du terrain depuis le trou de barre à mine jusqu'au défoncement complet pratiqué couramment aujourd'hui. Cette évolution est liée assurément au développement des matériels, mais elle est aussi le résultat d'une expérience que certains agriculteurs ont acquis sur leurs terres et dont a pu profiter l'ensemble des exploitants. Il est certain que dans de nombreux cas et dans le Nord surtout, la plantation sur défoncement ou sur sous-solage, voire sur les deux, tend à remplacer la plantation classique sur trous de 1 m³.

Evolution également en ce qui concerne les densités de plantation. L'esprit d'observation dénué de toute idée routinière en est à la base. Lorsque l'on a su faire abstraction de traditions séculaires, on a pu adapter les écartements que l'espèce, le sol et le climat imposaient. Tout n'est encore pas définitif en cette matière, mais un grand pas a été fait lorsque l'on a compris que ces facteurs étaient essentiels dans le choix de la densité.

Evolution enfin dans les façons et les soins à donner aux arbres. C'est peut-être dans ce domaine qu'il reste le plus à faire. L'on admet assez facilement que les formes basses sont les plus avantageuses, mais rares sont encore les ouvriers tailleurs capables de pratiquer une bonne taille de formation, et surtout une taille rationnelle de fructification. L'évolution de la technique est donc liée ici à la formation d'une main-d'œuvre spécialisée; ce que l'on ne réalisera malgré tous les efforts qu'assez lentement.

Problème des débouchés

Les trois éléments que nous venons d'indiquer ont pour conséquence une augmentation marquée de la production, production pour laquelle il faut absolument maintenir ou étendre les marchés.

Si sur le plan intérieur, l'accroissement de la population et l'amélioration des standards de vie sont des éléments susceptibles d'accroître la consommation des fruits dans une proportion notable, il n'en reste pas moins vrai que la Tunisie devra de plus en plus exporter une grande partie de sa production fruitière. C'est une question vitale non seulement pour l'arboriculture elle-même, mais encore pour le pays tout entier, puisque cette exportation représente une des possibilités relativement rares d'améliorer sa balance commerciale.

Trois facteurs essentiels interviennent pour que cette opération reste possible au fur et à mesure que la concurrence étrangère, tout particulièrement celle des pays méditerranéens se fait plus vive : la diminution du prix de revient, l'amélioration de la qualité commerciale, le choix des périodes de production.

Diminution du prix de revient

Le prix de revient est pratiquement inversement proportionnel au rendement. Pour un travail déterminé, à frais égaux, le prix de revient d'un kilo de fruits sera d'autant plus bas que le rendement à l'hectare sera plus élevé. Le rendement étant lui-même fonction du milieu et du travail fourni, il faudra donc, d'une part, planter l'espèce convenable dans le terrain approprié et diminuer au maximum les prix des façons culturales.

Ne pas planter n'importe quoi, n'importe où devrait être le slogan de l'arboriculture. Trop de planteurs l'ont peut-être perdu de vue, et s'ils ont pu vendre à des prix encore rémunérateurs ces dernières années, ils ne sont pas assurés que cela continue très longtemps. Vouloir faire des cultures irriguées sans eau en quantité suffisante, ou dans des terrains trop pauvres qui ne servent pratiquement que de substratum et auxquels il faut apporter à grands frais tous les éléments fertilisateurs, peut être en période anormale et troublée une spéculation très intéressante. Mais cela devient une hérésie en période normale où la concurrence joue librement. Il est donc fort possible, par exemple, que l'aire de culture des agrumes se déplace peu à peu vers des régions à sol plus riche où l'eau ne manque pas.

La diminution du prix des façons culturales s'obtiendra par une utilisation optimum des matériels. C'est chose assez facile dans une grosse exploitation. Ça ne l'est plus, et c'est même impossible dans les moyennes et petites propriétés. Le groupement en coopératives, l'achat en commun d'un matériel rationnel, trop cher pour un seul exploitant, et son utilisation par la communauté permettra de travailler au prix le plus bas. Beaucoup d'agriculteurs l'ont compris, et l'Etat apporte sa contribution au développement de cette idée en donnant aux coopératives de plantation une « subvention de démarrage ».

Amélioration de la qualité commerciale

A prix de vente égal, le fruit tunisien fera encore prime sur le marché s'il est de meilleure qualité que ses concurrents étrangers.

L'amélioration de la qualité commerciale commence à la propriété même par le choix des meilleures variétés et la production de fruits sains et dans ce dernier domaine dont il faut souligner l'importance, il reste beaucoup à faire. Elle se poursuit, mais ça n'est déjà plus là qu'une opération négative, au moment de l'exportation par l'élimination de produits défectueux. Cette élimination bien qu'elle ait fait l'objet d'une législation spéciale concernant notamment le fonctionnement de l'O.T.U.S. (Office Tunisien de Standardisation) doit être avant tout l'œuvre des exportateurs eux-mêmes, car c'est leur intérêt le plus absolu.

Pour arriver sur le marché français ou anglais avant l'entrée en production des orangeries espagnoles, nous avons peut-être tendance à exporter des agrumes qui ne sont pas assez mûres. Certes les fruits se vendent, mais c'est malgré tout une mauvaise opération, car elle risque d'avoir des conséquences par la suite, puisque ces produits, présentés dans des conditions défavorables, peuvent donner aux acheteurs une mauvaise impression sur leur qualité. Ce serait d'autant plus regrettable que la renommée des oranges tunisiennes est bien établie et que leur éloge n'est plus à faire.

Choix des périodes de production

La faute que nous venons de signaler à l'instant est due au désir des exportateurs tunisiens d'alimenter les marchés au moment où la production concurrente fait défaut. Il s'agit en l'occurrence d'arriver avant les oranges espagnoles. La formule est excellente, à condition de ne pas la pousser à l'extrême.

En raison de la situation géographique et climatérique de la Tunisie, c'est à coup sûr vers la production de fruits de primeurs que nous devons nous orienter pour l'exportation des fruits frais. Mais il faut prévoir une grande extension des cultures fruitières et sera-t-il possible alors d'écouler toute cette production ? Non sans doute, car malgré les moyens de transport rapide dont nous disposons à l'heure actuelle, les débouchés sont limités dans l'espace et dans le temps. Dans le temps surtout, puisque cette exportation n'est intéressante qu'avant l'entrée en production des vergers européens.

Il faut donc prévoir l'écoulement d'une grosse partie du tonnage par un autre moyen et ce moyen ne peut être, dans les circonstances actuelles, que la transformation en fruits séchés, pulpes, jus de fruits ou confiture. Or, d'une façon générale, les variétés susceptibles d'être transformées sont des variétés tardives. On voit donc qu'économiquement, il nous faut prévoir deux orientations : fruits précoces pour l'exportation en frais d'une part, fruits de saison pour la transformation et l'écoulement sur le marché local d'autre part. Orienter toute l'arboriculture tunisienne dans un seul sens serait, à notre avis, une erreur.

Ces deux orientations auront d'ailleurs deux buts différents : la première est souhaitable, parce qu'elle sera une source de revenus rémunérateurs, mais la seconde est nécessaire, parce qu'elle offre aux producteurs une certaine garantie contre la mévente et la surproduction. Elle représente un élément stabilisateur, alors que l'exportation en frais a davantage l'aspect d'une spéculation avec tous les risques que cela comporte.

Ces trois préoccupations, diminution du prix de revient, amélioration de la qualité commerciale, choix des périodes de production, permettront aux producteurs de fruits tunisiens de résoudre, à leur échelon, le problème des débouchés dont il ne faut pas, par ailleurs, se dissimuler la complexité. Ce problème, en effet, reste lié à un ensemble de contingences politiques et d'accords économiques et le sera sans doute de plus en plus. C'est à ce titre qu'on a pu écrire, avec quelque humour sans doute, que la vente des pêches ou des abricots tunisiens peut dépendre, dans une certaine mesure, de l'exportation des harengs de la Baltique ou des cotonnades de Manchester.

J. PASQUIER,

Ingénieur des Services Agricoles.